

LE FANTASQUE.

par conséquent à débarrasser l'Union d'un voisinage incommode pour augmenter le nombre des étoiles qui brillent dans cette partie du monde afin d'en éclaircir l'indépendance. Les *yankees* s'amusez beaucoup des anecdotes répandues sur les officiers en promenade sur le gouverneur qu'en sa qualité de marchand de sa ils n'admirent nullement. Ils se déclarent particulièrement ébahis sur sa moralité sur l'exemple des vertus qu'il donne à la population candide dont il devrait être le chef, sur son adresse à acheter les journaux ; sur ceux dont il entretient son feu sacré et sur l'honnête troupeau d'oies dont il dispose à son gré.

Les caricatures, bonnes ou mauvaises, ne manquent point sur ce maigre héros et il a l'honneur d'entretenir les loisirs des flâneurs de New York en concurrence avec Van Buren. Ici on voit un imprimeur qui reçoit d'une main un sac d'écaille avec lequel il brise une presse française, tandis que l'autre attend une nouvelle récompense pour faire paraître un journal français sur lequel figure un procureur général habillé en Chinois, avec cette épigraphe : *Le Vrai Canadien*. Plus loin on remarque un poulet qui préside une réunion de dindons. Il termine avec une dissertation sur les devoirs de la subordination envers les supérieurs : " Rappelez-vous que les plus grosses bêtes ne sont jamais les plus fines. Une autre de ces productions de la grosse satire américaine représente le compagnon de St. Antoine avec le gronin plongé dans le coffre public du Bas Canada, tandis qu'une foule d'enfants bouffis du Royaume Uni se vautrent autour de lui pour recueillir ses digestions. Le noble personnage dit : " Avec de l'or, je fais de l'ordure, mais grâce à l'avidité royale rien n'est perdu." La dernière que je vous cite représente un marchand de bois qui met le feu à son chantier où se trouvent assés les officiers publics et des aspirants aux emplois. Le négociant s'écrit : " Il fait si froid ici que je brûle ma dernière bûche, ceux qui viendront après moi s'en tireront comme ils pourront."

Il y a beaucoup de Canadiens éparpillés dans les Etats de Vermont et de New York ; l'on calcule à près de 4000 le nombre de ces réfugiés, qui préfèrent vivre misérablement sur un sol étranger, plutôt que d'être témoins de l'anéantissement de leur race qui se poursuit avec tant de persévérance. Un jour viendra où l'on sentira la faute d'avoir poussé les choses aussi loin ; mais il sera trop tard pour y porter remède. L'*Anglification* est une chose impossible à opérer et les ressentiments qu'on a si vivement excités dans ces derniers temps produisent leurs funestes effets. La Grande Bretagne pourra remercier le duc de Durham et son successeur actuel des efforts qu'ils ont fait pour détruire les seules sauve-gardes de sa domination dans l'Amérique septentrionale, et le duc de Sydenham aurait bien pu se dispenser de faire ajouter la baronnie de Toronto à ses titres de noblesse, car il a pris et prend encore le chemin le plus propre à perdre cette dignité *in partibus* avant dix années d'ici : c'est du moins l'opinion des hommes influents que j'ai vus ici et des plus habiles en prévision politique.

Votre serviteur et ami,

New York, 7 Décembre 1840.

Un de nos amis qui s'intéresse aux affaires du Canada et qui se rend en France nous a promis de nous tenir au courant de ce qui pourrait intéresser nos lecteurs de ce pays. Nous donnons aujourd'hui la première lettre qu'il nous écrit de New York, qu'on lira sans doute avec intérêt en l'absence de nouvelles et de toute matière à paragraphes fantastiques.